

I

Dradin, amoureux, sous la fenêtre de son amour, les yeux levés vers elle tandis que la foule grouillante déferle autour de lui, multitude rouge vif aux vêtements rugueux qui le bouscule et le meurtrit sans même qu'il s'en aperçoive. Car Dradin la regarde *elle*, qui prend la dictée d'une *machine*, un impénétrable bloc gris duquel sortent les écouteurs enserrant sa délicate tête ovale. Dradin reste abasourdi, stupéfait par ces yeux d'un bleu séraphin, ces longs cheveux d'un noir de jais cascasant sur les épaules, ce mélancolique visage pâle que masque, sur la vitre, le reflet du ciel de plus en plus gris. Elle se trouve trois étages plus haut, sertie dans la brique et le mortier, presque un monument, assise près de la fenêtre juste au-dessus de l'enseigne « Hoegbotton & Fils, distributeurs ». Hoegbotton & Fils, la plus grande affaire d'import-export de toute l'anarchique Ambregris, la plus ancienne des cités, à laquelle on avait donné le nom de la partie la plus précieuse et la plus secrète de la baleine. Hoegbotton & Fils : des caisses et des caisses de perversités expédiées pour l'amusement des décadents depuis la très lointaine Surphasie et les régions inférieures de l'Occident, ces endroits qui en un rien de temps se mouillent, mûrissent et pourrissent. Et pourtant, conjecture Dradin à propos de son amour, elle semble d'extraction plus satisfaisante, non pas casanière, mais mal à l'aise à l'étranger, à moins de voyager au bras de son amant. A-t-elle un amant ? Un mari ? Ses parents sont-ils toujours en vie ? Aime-t-elle l'opéra ou les pièces de théâtre paillardes données près des quais, où des ouvriers chargent de leurs membres grinçants les caisses de Hoegbotton & Fils sur des chalands tout près de se mesurer au puissant fleuve Moss qui s'écoule, léthargique et limoneux, jusque dans le tourbillon rapide de la mer ? Si elle aime le théâtre, je peux au moins lui offrir cela, pense Dradin, bouche bée et les yeux levés vers elle, sans se soucier de ses cheveux longs qui lui tombent sur le visage. À une telle distance du fleuve, la chaleur le flétrit, mais il ignore la sueur lui enserrant le cou.

Vêtu de noir, le col blanc aussi poussiéreux que ses chaussures noires, Dradin, avec son allure de missionnaire au chômage (ce qu'il est bel et bien), n'avait pas l'intention de voir cette femme. Ni d'ailleurs de lever les yeux. Il les baissait, au contraire, afin de ramasser les pièces échappées par un trou de ses pantalons usés, leur fond déchiré dans cette voiture cahotante qui des quais l'avait conduit à Ambregris, fiacre tracté par un cheval bon pour la fabrique de colle et qu'on emmènerait peut-être aux abattoirs le jour même – en cette veille du Festival du Calmar d'eau douce, comme le conducteur prit la peine d'en informer Dradin, dans l'espoir peut-être que celui-ci recourrait à nouveau à ses services. Mais Dradin se contenta de rester assis jusqu'à l'auberge, d'y déposer son bagage dans une chambre et de revenir dans les quartiers commerçants – y trouver un peu de couleur locale et de nourriture –,

où le conducteur et lui se séparèrent. La bête galeuse avait laissé son odeur fétide sur Dradin, mais celui-ci n'aurait pu l'éviter, ne disposant pas, loin de là, des moyens de se payer un cheval mécanique, un véhicule de fumée et de pétrole. Il n'allait en effet pas tarder à se retrouver réduit à ses dernières pièces et en besoin urgent de cet emploi qu'il était venu chercher à Ambregris, son ancien professeur à l'Institut religieux de Moroux – un certain Cadimon Signal – prêchant dans le Quartier Religieux de la ville. Or, avec toutes ces festivités, le travail ne pouvait manquer.

Sauf que, après avoir ramassé ses pièces, Dradin s'était redressé un peu trop vite, bousculé par une bande hétéroclite de galopins qui passait en courant, et son regard en se levant vers le ciel gris et lourd de menaces s'était tourné vers la fenêtre qu'il observait maintenant avec tant d'intensité.

De ses longs doigts délicats, la femme tapait à la machine à son propre et étrange rythme, ce qui lui donnait l'air de jouer la *Cinquième* de Voss Bender, de plonger dans les profondeurs désespérées pour rejaillir vers les hauteurs magnifiques revendiquées par le compositeur. Lorsque, un instant, le visage de la femme fut révélé à Dradin malgré le reflet sur la vitre – à cause d'un léger mouvement vers l'avant, peut-être pour avancer la bande –, il constata que ses traits, à l'instar de ses mains, étaient réservés, harmonieux, une œuvre d'art. Rien en elle n'exprimait ni le monde brutal et grossier entourant Dradin, ni les grandes jungles inexplorées du Sud desquelles il venait de rentrer, où la panthère noire et le mamba encore plus noir attendaient pleins de mauvaises intentions, où la fièvre, le doute et le manque de conversions à sa religion l'avaient rongé au point de l'inciter à revenir dans les rassurants territoires des lois et des gouvernements, territoires dans lesquels, douce joie, existaient des femmes telles que la créature à la fenêtre au-dessus de lui. En l'observant, le sang en ébullition, Dradin se demanda s'il la rêvait, elle, vision du salut brûlante et nimbée de lumière qui allait bientôt disparaître tel un mirage et le laisser se retrouver prisonnier de sa fièvre, dans la jungle, dans l'obscurité.

Mais il ne s'agissait pas d'un songe et, tout soudain, Dradin sortit de sa rêverie, conscient qu'elle risquait de le voir, ainsi vulnérable, ou que les passants pourraient deviner son intention et la révéler prématurément à la femme. Car le monde réel l'entourait, de la puanteur des légumes dans le caniveau à la suavité des jarrets de porc à moitié rongés dans les poubelles, avec le clip-clop pesant des chevaux et les klaxons crépitants des véhicules à moteur : le murmure/bruissement des champignons dérangés dans leur sommeil journalier et, sortant d'un endroit caché, une musique baroque autant que mélodieuse, entrecoupée de craquements semblables à ceux produits par un phonographe. Les gens le bousculaient sans

lui laisser la place d'évoluer : marchands, jongleurs, vendeurs de couteaux, barbiers ambulants, touristes, prostituées, marins en permission, et même de temps en temps un jeune dur au visage pâle et aux lèvres étirées par un sourire gangreneux.

Dradin comprit qu'il devait agir, et pourtant sa timidité l'empêchait d'approcher la femme, d'ouvrir toute grande la porte de Hoegbotton & Fils, de grimper quatre à quatre les trois étages et, ni annoncé ni lavé (et peut-être importun), se présenter à elle poussiéreux et ébloui, le menton ombré d'une barbe de trois jours. Sortant à l'évidence du Grand Au-Delà, car empestant toujours la pourriture et les excès de la jungle. Non, non. Il ne devait pas se jeter sur elle.

Mais que faire, alors ? Les pensées de Dradin se bousculaient comme des clowns fous d'angoisse ; il sentait qu'il allait bientôt paniquer, se tordre les mains de cette manière qu'avait désapprouvée sa mère mais commune parmi les missionnaires, lorsqu'une idée lui vint, le laissant ahuri par sa propre ingéniosité.

Une babiole, bien entendu. Un cadeau. Une brouille qu'il lui achèterait afin de lui montrer son amour. Dradin regarda la rue, des deux côtés, devant et derrière lui, à la recherche d'une boutique susceptible de renfermer un trésor qui toucherait, intriguerait et captiverait la femme. *La Dentellerie de Madame Daïprim ? Le Grand Magasin pour les Femmes ? La Bijouterie Jessible ?* Non, non, non. Et si la femme était une moderne, une indépendante qui ne se laissait ni garder ni mettre enceinte, mais fréquentait les mêmes cercles que les artisans, les écrivains, les acteurs et les chanteurs ? Quelle insulte un cadeau de ce genre serait alors pour elle. Comme Dradin semblerait manquer de sensibilité... et comme il *manquerait* de sensibilité. Tous ces mois passés dans la jungle l'avaient-ils dépouillé de tout bon sens, couche après couche, le laissant aussi nu qu'un orang-outan ? Non, cela n'irait pas. Il ne pouvait pas lui acheter un vêtement, des chocolats ni même des fleurs, présents trop directs, trop peu subtils, trop frustes. D'autant plus qu'ils...

... et son regard vagabond, effleurant l'aqueduc en ruine qui divisait la rue comme l'énorme colonne vertébrale fossilisée d'un long et mince requin, s'immobilisa loin sur l'autre rive et sur l'enseigne moderne ornée d'une double enjolivure et de lignes qui proclamaient en caractères gras *Librairie Borges* et là, sur le boulevard Albumuth, la voie la plus crasseuse, la plus sublime et la plus riche de tout Ambregris, Dradin comprit qu'il avait trouvé le cadeau idéal. Rien ne pouvait mieux convenir ou renfermer davantage de mystère qu'un livre, et rien ne pouvait mieux attirer la femme vers lui.

Toujours poussiéreux et isolé dans le tourbillon de la ville – un voyeur au milieu de ses jupes –, Dradin se mit en marche vers le côté opposé, se glissant entre les joueurs ambulants

et les maquereaux, les escrocs aux cartes et les vendeurs de bonbons, passa l'aqueduc et, bravant le grognement du couple de lions en pierre qui montait la garde au-dessus de la dernière arche, arriva enfin à la librairie Borges. La superbe vitrine à l'ancienne, brodée de dorures, proclamait :

CADEAUX POUR TOUTE OCCASION :

* L'HISTOIRE DU FLEUVE MOSS *

* PRATIQUES DE JEU ÉTRANGÈRES *

* LE QUARTIER RELIGIEUX POUR 15 s PAR JOUR *

* LE BRACONNAGE DE CALMAR *

* CORRUPTION DANS LE QUARTIER COMMERÇANT *

* ARCHITECTURE DU BOULEVARD ALBUMUTH *

ET AUSSI *Les guides, cartes et plans Hoegbotton du Festival, Refuges, Dangers et Bandeaux.*

Des piles des livres mentionnés par l'inscription argentée et, derrière la vitre, les mouvements calmes et lents des bibliophiles, se régalaient des marchandises authentiques. Dradin en oublia de respirer, non seulement parce que cet endroit lui fournirait un cadeau pour sa très chère, pour l'amour de sa vie, pour la femme à la fenêtre, mais parce que, après avoir vécu un an à l'écart du monde, il trouvait réconfortants les accessoires de la civilisation. Son père, homme à l'âme torturée, continuait à lire beaucoup, entre deux crises d'alcoolisme et malgré l'érosion de l'âge ; Dradin se souvenait l'avoir vu à de multiples reprises, pressant tel un klaxon son nez rutilant – monstrueux appendice sans aucune proportion avec ceux de la lignée –, lire les larmes aux yeux les imperturbables exploits de deux pauvres débutantes nommées Juliette et Justine, qui passaient de la misère à la prostitution, partaient dans la jungle et en revenaient, pleuraient de joie en redécouvrant la richesse et vivaient alors de merveilleuses aventures d'un bout à l'autre et sur les deux rives du fleuve Moss, jusqu'à ce que l'immaculée Justine expire de la pression des plaisirs tragiques assouvis sur sa personne.

Dradin se gonfla d'orgueil en songeant que la femme à la fenêtre surpassait – de beaucoup – Juliette et Justine en beauté, et qu'elle les surpassait sans doute aussi en vaillance. (Dradin reconnaissait toutefois que la délicatesse de ses traits et le pâle éclat de ses lèvres indiquaient une nature fragile.)

Ces pensées en tête, Dradin poussa la porte en verre. Le chambranle de chêne laqué grinça ; une cloche émit un, deux, trois tintements. Au troisième, un vendeur aux habits vert foncé et aux boutons de manchettes en or s’avança sans le moindre bruit de pas sur l’épaisse moquette, s’inclina et s’enquit : « Puis-je vous aider ? »

Dradin lui expliqua qu’il cherchait un cadeau pour une femme. « Une femme que je ne connais pas, ajouta-t-il, mais que j’aimerais connaître. »

Le vendeur, un garçon maigre comme un clou, aux cheveux châtain sale et au visage aussi subtil qu’une tourte au mouton, lui adressa un clin d’œil ironique et dit en souriant : « Je comprends, monsieur, et j’ai *précisément* le livre qu’il vous faut. Nous l’avons reçu il y a deux semaines du Ministère de la Presse Fantasque... un éditeur occidental, monsieur. Veuillez me suivre. »

Le vendeur fit passer Dradin devant d’énormes étagères de textes historiques examinés par des hommes ridés et racornis en pantalons bouffants orange – sûrement des pitres de l’Université s’entraînant pour quelque baroque renouveau Voss Bender –, puis devant de volumineuses tablettes de fictions et de pastorales, négligées par tous à l’exception d’une veuve en noir et d’un gamin de douze ans aux épaisses lunettes, puis devant des piles de philosophie recouvertes d’une épaisse couche de poussière, pour parvenir enfin dans un coin dissimulé par « Obsèques » et appelé « Objets de désir ».

Il tira un élégant grand format à la couverture doublée de doux velours et décorée à la feuille d’or. « Voici *La Réfraction de la lumière dans une prison*, qui rassemble toute la sagesse des derniers des moines truffidiens enfermés dans les tours sombres du Khalife. Tours dont cet ouvrage a discrètement été sorti par un aventurier intrépide qui...

– N’était pas un des fils Hoegbotton, j’espère », coupa Dradin. Nul n’ignorait en effet que Hoegbotton & Fils importait toutes sortes de gadgets et imitations, et il trouvait déplaisante la perspective d’offrir à son amour un article qu’elle aurait pu débiller et cataloguer de ses mains.

« Hoegbotton & Fils ? Non, monsieur. Pas un des fils Hoegbotton. Nous ne traitons pas avec Hoegbotton & Fils (sauf pour leurs guides de voyage que nous nous sommes engagés à proposer), étant donné leurs pratiques... comment dirais-je ?... *douteuses*. Nous ne traitons ni avec Hoegbotton ni avec ses fils. Mais où en étais-je ? Les truffidiens.

« Ce sont des maîtres dans l’art de cataloguer la passion, avec cette différence importante : quand je vous dis à vous, monsieur, “passion”, j’entends par là le mot dans sa signification la plus générale, non celle permettant les intimités du genre qui pourrait vous paraître trop vulgaire pour cette dame que vous *désirez mieux connaître*. Ce livre parle simplement du

général, de l'*incorporel*, comme pourrait dire quelqu'un de bien plus d'esprit que moi. Il n'offensera pas, mais nimbera au contraire la personne qui l'offre d'une aura de mystère pouvant s'avérer d'une séduction permanente. »

Le vendeur soumit le livre à son inspection, mais Dradin se contenta d'effleurer la couverture souple, car la plus délicieuse des pensées venait de naître en lui : il pourrait explorer ces pages en même temps que sa bien-aimée. À cette idée, ses mains se mirent à trembler comme elles n'avaient plus tremblé depuis que la fièvre s'était emparée de son corps, l'amenant alors à craindre pour sa vie. Il imagina sa main sur celle de la femme tandis qu'ils tournaient les pages, leurs yeux caressant le même chapitre et le même paragraphe, la même ligne et le même mot ; apprenant ainsi la passion ensemble mais chacun de son côté.

« Excellent, excellent », dit Dradin, puis, après un tic d'hésitation – car sa bourse était bien plus dégarnie que l'inverse –, il ajouta : « mais il m'en faudra deux », et alors que le vendeur haussait les sourcils comme deux silhouettes de mouettes surprises de découvrir qu'un poisson à leur portée s'avère être un snark : « et un p-p-plan. Un plan de la ville. Pour le Festival.

– Bien entendu », répondit l'autre, comme pour dire : *conversions à tout-va, hein ?*

Le visage sévère, Dradin se contenta d'ordonner : « Enveloppez celui-ci, je prendrai l'autre sans paquet, avec le plan. » Il resta debout, tout raide et débordant d'urgence, tandis que le vendeur traînait et digressait. Il savait très bien ce que pensait l'employé : *un prêtre dévoyé, impie et dégagé de tout contrat avec Dieu*. Et peut-être avait-il raison, mais la loi canonique ne prévoyait-elle pas l'imprévu et la désunion, le mélange de beauté et de bizarre dont la jungle elle-même était composée ? Comment, sinon, quelqu'un pourrait-il comprendre et expliquer la grâce terrible des Peuples Cosses, qui vivaient à l'intérieur de grottes près d'une cascade et qui, expropriés par Dradin et envoyés au fortin missionnaire, se plaignirent du silence, du silence de Dieu, se plaignirent que Dieu ne leur parlait plus, car qu'était le jeu de l'eau sur les rochers sinon la voix de Dieu ? Il avait dû les renvoyer à leur cascade, incapable de supporter plus longtemps leurs visages hantés et la confusion qui s'épanouissait dans leurs yeux comme une fleur mortelle et abrutissante.

C'est dans la jungle que Dradin avait pour la première fois pris maîtresse : une prêtresse en permanence moite de sueur dont les baisers l'étouffaient et le suffoquaient tout en le ramenant au monde de la chair. Avait-elle contaminé sa mission ? Non, car il avait tâché de toutes ses forces d'obtenir des conversions, même si ses efforts n'avaient que rarement rencontré le succès. Malgré les bêtes sauvages, malgré les plantes sauvages, voire malgré les sauvages tout court, il avait persévéré. Peut-être même avait-il persévéré trop longtemps, et face à de trop

nombreux obstacles, persévérance dont attestait sa chevelure au noir profond strié de blanc, ou, dans certaines conditions de lumière, d'un blanc pur traversé de noir, chacune des mèches claires imputable à la fièvre de la jungle (si froide qu'elle le brûlait et lui glaçait la peau), chacune des mèches foncées témoignant qu'il y avait survécu.

Le vendeur finit par nouer un ruban vert citron autour d'un paquet rouge vif, tape-à-l'œil mais utilisable. Dradin lâcha la pièce demandée sur le comptoir de marbre, glissa le plan dans l'exemplaire non emballé et, avec un froncement de sourcils à l'adresse de l'employé, sortit du magasin.

À l'extérieur, dans la lumière grise de la rue, la chaleur, la confusion et l'agitation lui sautèrent au visage et il se crut perdu, perdu dans les jungles qu'il venait de fuir, perdu et incapable de retrouver la femme. Sa respiration se troubla et il porta la main à sa tempe, se sentant tout à la fois faible et étourdi.

Rassemblant ses forces, il plongea dans le fouillis de chairs moites, de vêtements moites, de pavés moites. Il passa à toute allure les lions jumeaux, leurs culs frétilant dans sa direction comme s'ils savaient très bien où il se rendait, passa les arches, croisa une avant-garde de vendeurs de mangues suivie d'une armée de douairières qui, un tablier à grandes poches sur leur panse rebondie, semblaient résolues à acheter jusqu'au dernier fruit ou légume ; des chiots en train de jouer lui mordillaient les talons et, Dieu lui vienne en aide, il fut lâché d'un coup, pêle-mêle, trébuchant et meurtri sur le trottoir opposé, où il put à nouveau lever les yeux vers son amour. Y avait-il plus périlleux trajet que la traversée en plein jour du boulevard Albumuth, à part celle du Moss en crue ?

Sans se laisser décourager, Dradin se releva d'un bond, ses deux livres bien en sécurité sous les bras, et sourit.

La femme n'avait pas bougé de son poste au troisième étage ; Dradin en était sûr, car il se trouvait exactement au même endroit que la première fois, sur la même fente dans la chaussée, et elle se tenait pour sa part exactement dans la même position, jusqu'au jeu des ombres sur la vitre. Ce maintien rigide fit monter aux lèvres de Dradin quelques questions maladroites. Ne lui accordaient-ils donc pas de pauses-repas ? Faisaient-ils du vice une vertu en l'emprisonnant, pour ainsi dire, en l'asservissant à un emploi du temps cruel ? Qu'avait dit le vendeur, déjà ? N'avait-il pas parlé de pratiques *douteuses* chez Hoegbotton ? Dradin voulut entrer dans le bâtiment parler au supérieur hiérarchique de son amour, être son héros, mais un dilemme plus terre à terre l'agitait : il ne souhaitait pas encore se montrer et il lui fallait par conséquent quelqu'un pour livrer son cadeau.

Lorsqu'il fouilla du regard le brouhaha des gens, sa vision se troubla, simplifia le monde

en une mer d'habits en mouvement : boutons de manchettes et pantalons en lambeaux, corsages dansant avec des jupes, grands chapeaux de coton et chaussures aux lacets défaits. Comment les distinguer ? Comment savoir à qui s'adresser ?

Des doigts lui tapèrent sur l'épaule tandis qu'une voix lui demandait : « Vous voulez acheter cette femme ? »

L'acheter ? Dradin baissa les yeux vers un individu singulier. L'homme semblait, il faut bien le dire, presque d'un seul muscle, courtaud avec un centre de gravité bas, et peut-être source de légèreté : bref, un nain. Comment pouvait-on ne pas le voir ? Il portait un gilet et une veste aussi rouges qu'une carcasse tout juste dépecée, un pantalon claribel plissé sombre comme du sang séché et des chaussures à bout d'acier. Un sourire permanent moulaït les coins de ses lèvres avec une telle rigidité que, à seconde vue, Dradin se demanda s'il ne s'agissait pas d'une grimace. Aussi chauve qu'un melon, le nain était tatoué de la tête aux pieds.

Ce tatouage – qui au premier coup d'œil semblait un nævus ou un fongus – coupa le souffle à Dradin, si bien que le nain dut lui demander, et même à deux reprises : « Vous ne vous sentez pas bien, monsieur ? »

Dradin restait pendant ce temps-là bouche bée comme un jeune choucas aux rémiges réduites à un simple duvet. Car le nain avait, tatouée à partir du sommet du crâne, une carte précise et détaillée du fleuve Moss, avec les noms des villes indiqués près des points rouges qui les représentaient. Le fleuve se déroulait en un bleu-vert sombre, s'élargissant et se rétrécissant par endroits, coulant goutte à goutte sur la paupière gauche du nain, contournant le noir profond de l'œil lui-même, pour redescendre sur les lignes fermes du nez et de la bouche, se courber sur le généreux menton et, comme dans un numéro de serpent exotique, disparaître dans le gilet et la toison pectorale. Une carte des régions de l'autre côté s'étendait à partir du fleuve Moss. Les villes du Nord que Dradin avait connues dans sa jeunesse : Belezar, Tonnestok et Moroux (où son père vivait encore), étaient regroupées sur le front du nain et là, sur le bas du cou, presque sur la nuque, pour les ergoteurs, s'étaient étalées les jungles dans lesquelles Dradin venait de passer un an : un mur vert et massif tracé avec une précision de joaillier, sans autres traces de civilisation que quelques taches rouges marquant l'emplacement des enclaves ecclésiastiques. Dradin aurait pu y tracer l'itinéraire de ses sinistres voyages. Il sourit, et dut se retenir de toucher la tête du nain, l'idée lui étant venue que le corps de cet homme marquait le passage du temps. Ne montrait-il pas l'endroit dans le Nord où Dradin avait vu le jour et passé son enfance, ainsi que sa lente descente dans le Sud, les jungles, et maintenant, encore plus au sud, Ambregris ? Ne pourrait-il pas, s'il voyait

l'intégralité du tatouage, continuer cette descente vers le sud, jusqu'aux mers dans lesquelles se jetait le fleuve Moss ? Ne pourrait-il pas tracer son avenir, pour ainsi dire ? Il aurait ri s'il n'avait été conscient de l'indélicatesse d'un tel comportement.

« Incroyable, estima-t-il.

– Incroyable », répéta le nain avec un sourire, révélant de grandes dents jaunies éparpillées dans le noir béant de l'absence d'incisives et de molaires. « C'est mon père, Alberich, qui m'a tatoué quand j'ai cessé de grandir. Comme il voulait m'incorporer à son spectacle – il était pilote de gabarre pour touristes –, il a tracé sur ma peau le trajet projeté. J'ai souffert comme si mille diables me plantaient leurs crochets dans la chair, mais je suis maintenant, en effet, incroyable. Vous voulez acheter la femme ? Je m'appelle Dvorak Nibelung. » Au milieu de ce torrent d'informations, le nain tendit une main contondante et convolutive que Dradin, en la prenant, trouva fraîche au toucher, et très rugueuse.

« Moi, c'est Dradin.

– Dradin, dit Dvorak. Je répète : vous voulez l'acheter ?

– Qui ça ?

– La femme à la fenêtre. »

Dradin fronça les sourcils. « Non, bien sûr que non, je ne veux pas l'acheter. »

Dvorak leva vers lui des yeux noirs et humides. Dradin sentit sur le nain le puissant musc du fleuve et du limon, mêlé à l'odeur nette d'une substance addictive, le *ghétel*.

« Dois-je vous dire que ce n'est qu'une image à la fenêtre ? demanda Dvorak. Elle n'est pas plus réelle que cela, pour vous. Vous la voyez et en tombez amoureux. Mais si vous le désirez, je peux vous trouver une femme qui lui ressemble. Elle fera tout ce que vous voulez pour de l'argent. Une femme de ce genre vous intéresserait ?

– Non », répondit Dradin, qui se serait détourné si le remous de la foule lui avait laissé assez de place pour ce faire sans paraître impoli. La main de Dvorak trouva à nouveau son bras.

« Si vous ne voulez pas l'acheter, qu'est-ce que vous voulez en faire ? » L'incompréhension privait sa voix d'inflexions.

« Je voudrais... Je voudrais la courtiser. J'ai besoin de lui donner ce livre. » Dradin lui demanda alors, ne serait-ce que pour se débarrasser de lui : « Voudriez-vous avoir l'amabilité de le lui porter, de la part d'un admirateur désireux qu'elle le lise ? »

À la grande surprise de Dradin, Dvorak se mit à produire des soufflements, d'abord modérés puis moins discrets, jusqu'à ce que le cours du fleuve Moss change sur les sillons de son visage et que des objets accrochés à l'intérieur de sa veste s'entrechoquent en une

centaine de frissons mortels.

Le visage de Dradin vira au cramoisi.

« J'imagine qu'il va me falloir trouver quelqu'un d'autre. »

Il tira de sa poche deux pièces d'or terni représentant Trillian, le Grand Banquier, et s'apprêta à tourner sèchement les talons.

Dvorak se calma et s'accrocha une troisième fois à lui. « Non, non, monsieur. Excusez-moi. Excusez-moi si je vous ai offensé, si je vous ai mis en colère », et la main tira sur le livre empaqueté que Dradin serrait sous son bras. « J'apporterai ce livre à la femme à la fenêtre. Ce n'est pas très difficile, j'ai déjà eu affaire à Hoegbotton & Fils, vous voyez ». Il écarta alors le pan gauche de sa veste, révélant cinq rangées de couteaux : crantés et à double tranchant, faits d'os de baleine ou d'acier, avec une poignée de bois gravé et de cuir épais. « Vous voyez, répéta-t-il. Je colporte des couteaux pour eux devant leurs bureaux. Je connais ce bâtiment. » Il désigna les murs de brique. « S'il vous plaît. »

Douloureusement conscient de l'oppressante et puante proximité du nain, Dradin allait refuser, passer son chemin en disant *non*, en ajoutant même *Comment osez-vous porter la main sur un homme de Dieu ?*, mais à quoi cela l'aurait-il avancé ? Il lui fallait, d'une manière ou d'une autre, se lier avec ces gens, extraire un voyou de la poussière du trottoir, puisqu'il ne pouvait apporter le livre lui-même. Il le savait, car plus il approchait de Hoegbotton & Fils, plus ses genoux s'entrechoquaient, plus sa langue s'emmêlait sur les mots, qui sortaient de ses lèvres marmonnés et mâchonnés en syllabes disjointes.

Dradin repoussa la main de Dvorak. « Oui, oui, vous pouvez lui donner le livre. » Il déposa l'objet dans les bras du nain. « Mais hâtez-vous. » Le soulagement le débarrassa du poids de la chaleur sur ses épaules. Il lâcha les pièces dans une poche de la veste de Dvorak. « Allez-y », ordonna-t-il en agitant la main.

« Merci, monsieur, dit Dvorak. Mais ne voudriez-vous pas me retrouver, demain, à la même heure, afin de savoir ce qu'elle en a pensé ? Afin de lui offrir un deuxième cadeau, si tel est votre désir ?

– Ne devrais-je pas plutôt la voir maintenant ? »

Dvorak secoua la tête. « Non. Où serait le mystère, le romantisme ? Faites-moi confiance : mieux vaut que vous vous perdiez dans la foule. Oui, cela vaut bien mieux. Elle s'interrogera alors sur votre aspect, votre maintien, sans avoir d'autres indices que votre présent. Vous voyez ?

– Non. Je ne vois pas. Je dois avoir confiance en moi. Je dois lui permettre de...

– Vous avez raison... vous ne voyez pas. Monsieur, êtes-vous oui ou non prêtre ?

– Oui, mais...

– Ne pensez-vous pas qu'il vaudrait mieux la laisser ne l'apprendre qu'au moment opportun ? Ne pensez-vous pas qu'elle trouvera bizarre de se voir courtisée par un prêtre ? Monsieur, vous portez des vêtements de missionnaire, mais il ne s'agit pas d'une conversion comme les autres. »

Dradin comprit alors. Et se demanda pourquoi il n'y avait pas pensé avant. Il devait lui apprendre en douceur les caractéristiques de sa profession. Il ne devait pas révéler celle-ci d'emblée, cela risquait de l'effrayer.

« Vous avez raison, reconnut-il. Vous avez raison, bien entendu. »

Dvorak lui tapota le bras. « Faites-moi confiance, monsieur.

– À demain, donc.

– À demain, et apportez encore de l'argent, je ne vis pas que de l'air du temps.

– Bien entendu », dit Dradin.

Dvorak s'inclina, fit demi-tour, gagna la porte de Hoegbotton & Fils et – d'un mouvement rapide, fluide et gracieux – disparut à l'intérieur du bâtiment.

Dradin leva les yeux vers son amour en se demandant s'il avait commis une erreur. Les lèvres de la femme continuaient à l'attirer et ses yeux semblaient contenir le ciel tout entier, mais il suivit l'avis du nain et, le cœur léger, se fonda dans la foule.